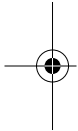


Le français, parmi les langues, sème la terreur.
Avec son *u* : à l'oreille, sinon à l'œil, pointu comme
un coup de dent.

Gare à l'*u* !

Il faut les voir, devant un *u*, les débutants, tous
ceux qui font leurs premiers pas dans la langue
française. Les voir tourner autour...

Ni plus ni moins qu'une poule devant un
couteau.

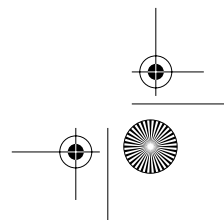
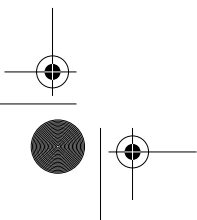


C'est un étranger qui parle, il sait donc de quoi
il parle. « Si vous voulez apprendre le français, pré-
vient-il, n'employez jamais le son *u* dans la conver-
sation. » La chute serait au bout. Hélas ! trop cer-
taine. « Il n'y a que notre France, s'honorait Étienne
Pasquier, non sans une assez risible fatuité, à l'aube
du Grand Siècle, où l'on prononce l'*u* comme
nous faisons¹. »

De fait, les Grecs, qui l'appelaient *upsilon*, pa-
raissent, autrefois, l'avoir prononcé *i* : à la manière,

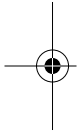


1. *Les Lettres d'Estienne Pasquier Conseiller & Advocat
général du Roy à Paris*, t. III, À Paris, Chez Laurent Som-
nius, rue S. Jacques au Coq & Compas d'Or, 1619, p. 147.





à quelque chose près, dont le prononcerait encore aujourd'hui l'arabophone. Les Latins, quant à eux, le prononçaient *ou* ; ce que font d'ailleurs toujours les Italiens, les Espagnols, les Portugais et les Roumains. Jusqu'aux Allemands qui docilement les imitent, sauf exception dûment notée, et les Allemands, le cas échéant, que l'on entend alors se chercher tant bien que mal un chemin, comme une voie moyenne, entre l'*u* et l'*i*. Pour ne rien dire des Anglais, dans cet ordre d'idées ; ne rien dire des *glissandi* à quoi ils s'obligent, avec ces *ou*, *iou*, *eu*, tout en modulations, auxquels, quand ils se trouvent confrontés à des noms comme ceux de Dumas, de Hugo ou de Saint-Just, désespérant sans doute, en pareille circonstance, d'arriver jamais à produire un son qui est au système vocalique de leur langue ce que le contre-ut est à la gamme naturelle, ils ne recourent, en somme, que faute de mieux.



Car l'*u* tue.

À moins qu'on ne soit français.

Il tue, voyez-vous. Question de registre, de hauteur de son...

Question de tonalité et d'éclairage. C'est dans la gamme des *u*, de préférence, dans leur lumière tamisée, délicatement fanée, à travers l'inflexion quasi nervalienne de leurs voix mourantes, que s'exprime le plus naturellement la petite musique des amours défuntes.





Mademoiselle de Boisteilleul avait aimé un comte de Trémignon.

Encore qu'en parfait honnête homme il lui eût promis sa foi, le comte, au moment venu, se déroba.

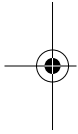
Mademoiselle de Boisteilleul, fort heureusement, était poète.

Elle composa une chanson qui commençait ainsi :

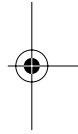
*Un épervier aimait une fauvette
Et ce, dit-on, il en était aimé.*

Et qui finissait par ce refrain :

*Ah ! Trémignon, la fable est-elle obscure ?
Ture lure.*



« Que de choses dans le monde, écrit Chateaubriand, finissent comme les amours de ma tante, ture lure¹ ! »



Ululements de Phèdre :

*Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !*

1. François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850), t. I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, Livre I, chapitre IV, p. 23.





Ses ululements de grand rapace nocturne que fait remonter, comme du dessous des mots, « le coupant, l'acéré acier de Racine¹ ».

L'*u* tue.

Tue même ou a tué (qui l'eût cru ?) au propre autant qu'au figuré.

Au point qu'à chaque fois que la voyelle vélaire se palatalise dans la langue de Molière, au point qu'à chaque fois que l'articulation de l'antique voyelle latine se trouve reportée dans la région du palais dur, la sagesse, en définitive, que l'on soit ou non étranger au français, et à plus forte raison même si on ne l'est pas, la sagesse voudrait que l'on commence à trembler.

Comme à chaque fois, au fond, que, dans la bouche, jadis, de l'accusateur public, le *vous*, jusque-là de rigueur au prétoire, devenait un *tu*. Ce *tu*, fanatiquement égalitaire (« la considération personnelle, sans laquelle, écrit Laharpe, il n'y a ni ordre social, ni opinion publique », étant, au premier chef, ce qu'entendait détruire « le beau système d'égalité »²) ; ce *tu* qu'il était difficile, à celles ou à ceux auxquels il était destiné, de ne

1. Hélène Cixous, *Le Voisin de zéro*. Sam Beckett, Galilée, 2007, p. 57.

2. Jean-François de Laharpe, *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire ou De la persécution suscitée par les Barbares au dix-huitième siècle contre la religion chrétienne et ses ministres*, chez Migneret, Paris, An 5-1797, p. 83.





pas ressentir, préface au sort funeste qui leur était réservé, comme une première mise à niveau.

La même brutale mise à niveau qu'avait sans doute en tête cette députation des Sociétés populaires parisiennes, quand, le 20 octobre 1793, considérant que les principes éternels de la fraternité ne pouvaient pas souffrir qu'un citoyen dise *vous* à un autre citoyen qui lui répond par *tu*, considérant que beaucoup de maux résultaient de cet abus qui « entretient la morgue des pervers, et l'adulation, sous le prétexte du respect ¹ », elle proposa à la Convention de déclarer suspects désormais tous ceux qui persisteraient dans le voussoiement.

Certes, on sait que l'Assemblée ne rendit pas de décret et qu'elle se contenta d'insérer la pétition dans son *Bulletin* avec mention honorable. Reste qu'en ces matières, si c'est bien l'Assemblée qui propose, c'est l'opinion qui dispose. L'opinion qui *impose*. Et qui de fait s'empessa, malgré qu'aucune loi ne l'eût sanctionnée, d'imposer la réforme avec une rapidité foudroyante.

En témoigne le vaudevilliste Aristide Valcour qu'on voit bientôt donner une petite pièce intitulée *Le Vous et le Toi*, dont le succès fut immédiatement prodigieux. Chauffé qu'il était, il est vrai, par *Le Moniteur universel* qui battait le tambour, pressant les citoyens qui avaient encore quel-

1. *Bulletin de la Convention*, séance du 10 brumaire an II.





que répugnance à prononcer ce *tu*, « qui doit être le lien de la fraternité », à aller au théâtre de la Cité applaudir *Le Vous et le Toi*. Leur promettant même, sans crainte d'un démenti, qu'à l'instar de tous ceux qui avaient assisté à la première représentation ils en sortiraient « en tutoyant leurs voisins¹ ».

À tu et à toi (bien le cas de le dire). Bras dessus, bras dessous. Et en chantant, s'il vous plaît !

Comme s'il fallait que tout, et donc même cela, même ce sinistre épisode dont le souvenir malgré le temps résonne toujours au fond de la langue (ne serait-ce que dans tout ce que les linguistes, par exemple, étudient, aujourd'hui, au titre des « valeurs du *tu* ») ; comme s'il fallait en France que tout finît par des chansons.

Sur un trait de flûte.

Un petit turlututu.

De la voix du Grand Tutoyeur, ce nonobstant, mieux vaut garder l'écho grondeur bien présent à l'oreille. A fortiori si l'on veut percevoir quelque chose des menaces fort concrètes qui s'expriment dans les admonitions d'Ionesco (l'étranger de tout à l'heure, en effet, c'était lui) ; les avertissements qu'il adresse, ou plutôt qu'il fait adresser par un nommé Amédée, à un soldat américain.

1. Voir Jean Robiquet, *La Vie quotidienne sous la Révolution*, Librairie Hachette, 1938, p. 64.

